



Yves Clot

Entretien^{©1} avec Alain Lancry (2018)

Yves Clot, dans le texte qui suit, se dit un transfuge. Transfuge du monde ouvrier de l'enfance vers celui d'études universitaires au départ mal choisies, se déroband ensuite des orientations prises et des emplois rassurants qu'elles assuraient. Transfuge du sud, où il y avait tous ceux qu'il connaissait pour aller au nord – à Longwy – au cœur de la sidérurgie lorraine. D'autres sentiers ensuite, de plus en plus éclaircis et riches de rencontres importantes. Puis un énième amarrage, long et bien ancré, mais sans doute pas encore le dernier.

C'est dans la Chaire de psychologie du travail du CNAM de Paris qu'il arrive, année académique 1993/1994, soutenu par Christophe Dejours, depuis un an directeur de la Chaire. Il l'avait averti qu'un poste de maître de conférences était mis au concours. Élu sur ce poste, Yves organise patiemment sa place, sa fonction, ses points de repères en traversant les courants, les auteurs, les conceptualisations d'une psychologie ayant affaire d'abord au travail. Il en fera quelque chose qui, de mon point de vue, dépasse le domaine du travail. Mais ce n'est pas ici le lieu pour en parler. J'ai connu Yves dans cette année académique là, lors de son premier cours magistral. Je souris encore aujourd'hui quand je lui rappelle ses premières séances d'enseignement. Quelques élèves de deuxième ou troisième année du cursus s'étaient évidemment trop accoutumés aux contenus d'une psychologie bien distante du réel du travail. Celle qu'on enseignait au CNAM avant que Dejours renouvèle ses contenus avec les cours de psychodynamique et psychopathologie du travail. Celle qu'Yves contribuera à renouveler de son côté avec l'introduction de ce qui deviendra la clinique de l'activité. Ces premiers étudiants semblaient donc ne pas digérer les nouveaux auteurs et concepts qu'Yves proposait : Vygotski, Léontiev, Wallon, Bakhtine, Oddone et bien d'autres. En somme, ceux qui avaient à dire quelque chose sur la fonction psychologique du travail. Ils faisaient du bruit, ces étudiants de l'époque, en bavardant entre eux, grommelant qu'ils ne comprenaient pas ce que ce nouveau prof leur enseignait. J'étais là, suivant ses cours moi aussi car, bien que déjà diplômée en psychologie, c'était dans le monde du travail que je voulais agir.

À l'inverse de ces étudiants-là, je pensais que ce nouveau maître de conférences proposait des contenus bien prometteurs. Par exemple, qu'il fallait organiser l'analyse de l'activité de travail des professionnels en en modifiant les destinataires : c'était à eux-mêmes – les professionnels – que l'analyse de leur activité était adressée. En se voyant réaliser leurs tâches dans des séquences filmées de l'activité, en pouvant les discuter avec leurs pairs, ils devenaient des objets de discussion inusuels pour eux et pour leurs collègues. Et quelque chose, dans la situation, commençait à changer. Je saisisais l'idée du « développement du pouvoir d'agir » comme une orientation théorique et pratique riche de perspectives d'action. Surprise donc par les réactions initialement irritées de mes collègues étudiants, je les questionnais sur ce qu'ils ne comprenaient pas dans ses manières d'aborder l'action en clinique du travail. Peu à peu, séance après séance, l'atmosphère s'était apaisée. Lorsqu'au quatorzième et dernier jour de cours, en juin 1994, Yves a terminé de parler, une explosion d'applaudissements a secoué la salle. J'étais surprise et bien contente que ce prof courageux reçoive

¹ Cet entretien est une publication de la Commission Histoire de la Société d'Ergonomie de Langue française. Tout usage, citation ou publication de l'intégralité du texte ou d'un extrait doit porter la référence : Entretien de la SELF avec Yves Clot mené en mai 2018 par Alain Lancry. Source : site de la SELF. Lien : <https://ergonomie-self.org/wp-content/uploads/2019/01/clot-yves.pdf>

cet aboutissement joyeux. J'aime penser que c'est à partir de ce renversement-là qu'Yves a fait démarrer sa belle carrière. Car il a passé l'épreuve du passage d'une sourde résistance initiale à du nouveau, à la joie partagée de ceux qui avaient enfin saisi ce qu'il voulait transmettre. Quel meilleur viatique pour un partisan de la force dialogique que de voir son activité se révéler - après quelques doutes douloureux - sensée, efficace et force de nouvelles liaisons ?

Les années qui ont suivi ont été toutes marquées par une avancée patiente et courageuse de l'équipe qu'Yves a créée et dirigée. La clinique de l'activité, avec son approche méthodologique, ses méthodes spécifiques, son arrimage irréductible à la visée d'un développement du pouvoir d'agir des collectifs et des individus qui les structurent, a contribué, avec d'autres approches, aux avancées conceptuelles et pratiques de la psychologie du travail française. Spinoziste comme l'avait été Vygotski, Yves a toujours affronté les zones conflictuelles de son parcours en œuvrant pour réaliser ce qu'il soutenait plutôt qu'en se défendant des critiques par d'autres critiques. Il a tenté de réaliser l'irréalisé, plutôt que s'enfermer dans des constats d'impuissance.

Je lui suis reconnaissante pour trois qualités qu'il a tenté de me transmettre, sans y réussir complètement : l'intelligence de la patience, la douleur créative de l'effort pour faire ce qu'on peut et même plus, le plaisir du travail bien fait, qui est une conquête, jamais un acquis. Ce sont trois fatigues vertueuses et précieuses, et c'est signifiant de les avoir vues condensées dans un transfuge. Car pour construire une autre vie, la sienne, il est parfois nécessaire d'aller hors des sentiers battus.

*Livia Scheller, CRTD
Janvier 2019*

A.L. Peux-tu nous rappeler quelle a été ta formation initiale ?

Y.C. D'une certaine manière, avant ma formation initiale, je pense que la question des origines sociales est importante. Mon père était conducteur de train. Je suis de la génération 68, je suis né en 1952 ; j'avais 16 ans en 1968. J'ai donc vécu cette période, cette sorte de parenthèse un peu magique, durant laquelle le monde du travail a non seulement accédé à des biens de consommation (c'était le cas de ma famille) mais aussi, plus que cela à une place dans la société. Il est clair que mes parents, qui avaient cette histoire-là, avaient la possibilité de faire des rêves pour leurs enfants. Je suis pris dans cette histoire avec beaucoup de complexité. Mais évidemment, la société était ce qu'elle était, l'université était ce qu'elle était, le lycée était ce qu'il était, et je suis, d'une certaine manière un transfuge, quelqu'un qui est passé d'un monde d'ouvriers — qualifiés certes — au monde universitaire. Je pense que cela a compté beaucoup pour la suite. Ces positions de transfuge sont toujours très compliquées, parce qu'à la fois, ce sont des positions favorables mais aussi très conflictuelles... L'énergie qui s'en dégage n'est pas facilement canalisable ni spontanément disponible ! J'ai été porté par l'époque, par une histoire familiale mais j'ai aussi porté toutes ses contradictions... Mon père a toujours pensé et dit que les ouvriers n'étaient pas faits simplement pour exécuter mais qu'ils pouvaient aussi compter pour quelque chose dans la direction des affaires. C'était la tradition des conducteurs de train d'après-guerre qui étaient un peu « l'aristocratie ouvrière ». Bien sûr, je ne comprends pas tout de ce qui s'est passé dans cette histoire. Mais quand j'y réfléchis, l'âge venu, je ne peux pas passer sous silence ce genre de choses. Avec l'âge, on fait le point, au sens photographique du terme...

Cela a donné une histoire scolaire assez heurtée. Car j'avais un mandat de réussite, mais la réussite pouvait aussi ressembler à une sorte de trahison. C'est bien étudié par la sociologie des transfuges ! Déjà le lycée, ça n'a pas été simple car, à l'époque, dans les années 65-66, le lycée n'était pas devenu ce qu'il est aujourd'hui. Le marquage « social » était très important. Et l'université encore plus. Mais j'ai eu de la chance. Avec un bac B (sciences économiques) il s'est trouvé qu'à Marseille, La Poste recrutait des inspecteurs-élèves qui avaient eu des mentions au bac et qui l'avait eu assez jeune, à 17 ans. C'était mon cas. Pour mes parents, que je puisse devenir inspecteur à la Poste était leur « bâton de maréchal ». J'ai donc été poussé à passer ce concours que j'ai réussi. Et à 18 ans, je me suis retrouvé avec un salaire d'inspecteur-élève qui était presque aussi important que celui de mon père...

A.L. C'était donc dans la région marseillaise ?

Y.C. Oui. Nous étions quelques uns à être inspecteurs-élèves ; nous avions une formation et étions destinés à devenir inspecteurs et faire une « belle carrière » aux PTT. Mais pour cela, il fallait, en parallèle, s'inscrire en sciences économiques à l'université. Ce que j'ai fait. Et là, ça a été une catastrophe, car les sciences économiques étaient surtout économétriques. Je me suis senti, très vite, démobilité. Et, c'était la période post-68, on avait envie de « changer le monde ». Tout s'est un peu mélangé. Et donc, au bout d'environ un trimestre, je ne suis plus allé à la fac car tout cela ne m'intéressait pas.

A.L. Mais cela remettait en jeu ton avenir à La Poste !

Y.C. Oui, mais je ne voulais pas que ma vie soit ça... Cela ne m'intéressait pas et d'ailleurs, à cause de cela, je ne réussissais pas. Cela a créé un conflit familial parce qu'en plus je me suis inscrit en philosophie. Pour mes parents c'était invraisemblable. Mais j'ai renoncé à ma carrière d'inspecteur aux PTT et j'ai perdu mon salaire...

A.L. et ton statut !

Y.C. mon statut mais surtout mon avenir potentiel ! Et je suis allé m'inscrire dans une discipline qui était, pour mon père par exemple, complètement « lunaire ». Mais j'ai fait cet acte transgressif comme un acte de révolte. A l'époque, la philosophie avait l'image de l'endroit où l'on déchiffrait le sens de la vie alors qu'en sciences économiques, il fallait chiffrer. C'était en contradiction avec mon état d'esprit du moment. Et d'une certaine manière, pourtant « fidèle » à mon insu et à celui de mes parents eux-mêmes, à une certaine histoire de ma famille. Cela a été un conflit familial assez important mais j'ai fait ce dont j'avais le désir. Les histoires de transfuge, je les ai vécues, presque à mon initiative ; j'aurais pu tranquillement suivre la formation d'inspecteur-élève, faire des études de sciences économiques et me retrouver inspecteur un jour.

Voilà, ça a commencé comme cela. Cela n'a pas été facile et ça s'est payé, en quelque sorte d'un renoncement. Car, du coup, au milieu de ces contradictions, quand je suis arrivé en maîtrise de philosophie en 1972-73, la pression familiale était si forte — ou du moins l'idée que je m'en faisais — que j'ai finalement décidé de passer le concours de conseiller d'orientation, qui m'a permis d'avoir immédiatement un salaire comme élève fonctionnaire.

A.L. Tu as donc à nouveau changé d'orientation ?

Y.C. Oui, j'ai réussi ce concours et cela a, d'une certaine manière, rétabli la tranquillité familiale... Le concours de conseiller paraissait à ma portée immédiate et moins « risqué » que l'agrégation de philosophie. Je suis donc rentré à Marseille à l'IBHOP (Institut de Biométrie Humaine et d'Orientation Professionnelle), qui était à l'époque dirigé par Jean François Chatillon, piagétien notable. Je me suis, d'emblée, passionné pour la psychologie. A l'IBHOP, la recherche en psychologie était très intrinsèquement mêlée à la formation des conseillers d'orientation. Comme enseignants, il y avait là Jacques Paillard, en psychophysiologie, Jean Pailhous... J'ai donc commencé ma formation en psychologie, non pas dans un cursus de psychologie classique mais dans cet environnement de praticiens immergés dans une ambiance de recherche très forte. Avec Chatillon et Pailhous, il y avait déjà cette discussion entre Piaget et la psychologie russe de Leontiev. Pailhous avait travaillé avec Jacques Leplat et Alain Savoyant sur la théorie de l'activité. Mon mémoire de fin d'étude portant sur les choix d'orientation de l'adolescence, était une sorte de discussion entre Wallon et Piaget. Je l'ai soutenu — avec un très bon souvenir — devant M. Huteau au 41 rue Gay-Lussac ... Cette formation qui a duré 2 ans, je crois, a été d'une intensité inoubliable. Puis j'ai été nommé à Bobigny alors même que j'avais beaucoup de liens personnels et sociaux à Marseille. J'ai alors refusé le poste et j'ai cru bien faire en acceptant un emploi à la Mutualité à Marseille.

A.L. Un nouveau virage dans ta trajectoire !

Y.C. Oui. J'ai donc perdu le bénéfice d'un concours une deuxième fois et j'ai travaillé comme responsable de la formation continue dans cette Mutuelle, où je gagnais mieux ma vie que comme conseiller stagiaire, ce qui rassurait complètement mon entourage. Mais je n'étais pas, sans le savoir bien sûr, venu à bout de mes contradictions car j'ai vu rapidement les limites de ce poste et j'ai donc cherché à réintégrer le corps des conseillers d'orientation ! A l'époque, le syndicalisme était très puissant dans cette profession. J'ai essayé syndicalement de récupérer ce poste, en convenant de mes erreurs dramatiques, j'ai fait amende honorable. Mais je me suis retrouvé face à la règle, ce qui n'est pas, après tout, totalement anormal. On m'a dit « vous avez refusé le poste, vous avez donc perdu le bénéfice du concours. Si vous voulez devenir conseiller d'orientation, il faut repasser le concours ». Il y avait, à l'époque, un concours interne et un concours externe, le CAFCO 1 et le CAFCO 2. J'ai été contraint de me représenter au concours externe. En attendant, j'ai obtenu un poste d'auxiliaire. Sans doute, pour me faire bien comprendre à quel point on ne pouvait pas être désinvolte à ce point, pour que je mesure encore mieux que ce que j'avais fait ne se faisait pas, on m'a nommé à Longwy !

A.L. C'était la punition ? Un séjour en purgatoire...

Y.C. Absolument. J'ai pris alors la carte de France car, marseillais que j'étais, je ne savais même pas où se trouvait cette ville. Et là, j'ai compris que, ou bien je continuais à « faire le malin », ou bien il fallait qu'enfin j'accepte des règles du jeu. Je me suis donc retrouvé auxiliaire à Longwy, avec l'idée que je devais repasser le concours de conseiller, le CAFCO 2. J'étais un mouton noir. Je suis arrivé à Longwy, au CIO, avec un profil bizarre, celui de quelqu'un qui avait réussi le concours, en avait perdu le bénéfice et devait le repasser comme auxiliaire...

J'ai accepté mon sort. Mais d'une certaine manière, une expérience favorable — au moins pour moi — m'attendait car je suis tombé dans la période des années 80 de la grande crise de la sidérurgie lorraine. Comme j'avais une « fibre » ouvrière, une sensibilité à ces questions sociales, cela a été une expérience vitale pour moi, car, d'une certaine manière, dans ce CIO et cette petite ville de Longwy où j'ai été si bien reçu, peuplée essentiellement d'ouvriers, imbibée de la culture ouvrière, j'ai noué assez vite des rapports avec ce milieu vivant qui, finalement était mon milieu d'origine. Et l'époque était, il faut le dire, assez militante.

A.L. D'une certaine manière, tu retrouvais ton milieu.

Y.C. Voilà. Ça a été une expérience vitale car je suis vraiment rentré dans les usines où j'ai fréquenté des ouvriers sidérurgistes de façon très régulière. Cela a été une retrouvaille avec mon milieu mais en même temps une expérience psychologique pour moi, et même une expérience en psychologie du travail, complètement informelle. J'ai pris la mesure des conditions concrètes du travail en sidérurgie, j'ai fréquenté les villes ouvrières sidérurgiques, avec cette existence particulière où l'on était à la fois toujours dans l'usine et à l'extérieur... C'était un moment extrêmement important d'expérience de psychologie « non écrite ». Mais comme par ailleurs, grâce à J. F. Chatillon — que je ne remercierai jamais assez — je m'étais frotté à ce qu'il y avait de plus pointu dans la recherche autour de Piaget et d'autres, mes désirs de recherche étaient à la fois très actifs et reliés à des choses très concrètes

Ici commence mon parcours de recherche proprement dit. Grâce à des amis qui avaient fréquenté de très près Ivar Oddone en Italie j'ai pris contact avec lui. De la sidérurgie lorraine, je suis allé voir Ivar Oddone à Turin. A l'époque, il était encore dans la phase de capitalisation de l'expérience qui avait eu lieu à la FIAT dans les années 70. La présentation que j'ai écrite ensuite de l'ouvrage d'Oddone publié en France en 1981 sous le titre *Redécouvrir l'expérience ouvrière, vers une autre psychologie du travail*, a finalement été ma première contribution, un peu maladroite, à la psychologie du travail. Le livre était la traduction du premier ouvrage qu'Oddone avait tiré de son expérience comme médecin et comme psychologue du travail à la bourse du travail de Turin, une expérience de coopération avec les ouvriers de la FIAT. Cette rencontre-là m'a bouleversé parce qu'elle permettait de comprendre beaucoup de choses que j'avais vécues dans la sidérurgie lorraine. Et là, je me suis dit : « ma vie, c'est ça ! ». Ce qu'a fait Oddone autour de la capacité de transformer en problématiques psychologiques,

ces questions d'initiative ouvrière, me permettait de nouer beaucoup de fils entre eux : ce qui tenait à mon histoire familiale, ce qui tenait à mon expérience chaotique mais finalement heureuse, de conseiller d'orientation déchu et repêché par ma réussite au concours externe débouchant sur un concours interne restitué. Titulaire du CAFCO 1, après avoir donc « payé les factures » de mon itinéraire instable, j'ai été nommé, pour la seconde fois, en région parisienne, au CIO d'Ivry. J'ai donc dû quitter la Lorraine sidérurgique pour la banlieue parisienne, cette destination que j'avais d'abord refusée !

A.L. Une nouvelle étape commence donc ?

Y.C. Je suis donc arrivé au CIO d'Ivry. J'avais appris beaucoup de choses comme auxiliaire pendant les deux ou trois ans où je suis resté en Lorraine, au CIO de Longwy d'abord, puis au CIO d'Hayange. Et j'avais fait une très belle expérience dans les lycées et les collèges de cette Lorraine, en rapport avec ces ouvriers lorrains et leurs enfants.

A.L. Tu avais acquis une bonne expérience professionnelle...

Y.C. Comme j'aime bien faire les choses à fond, j'avais appris beaucoup et j'avais un grand intérêt pour ce métier de conseiller. C'est pour cela qu'ici, rue Gay-Lussac, je me suis toujours senti bien parce que je trouve que le métier de conseiller d'orientation est un métier extrêmement intéressant. Donc, je me suis retrouvé là mais, entretemps, j'avais fait cette expérience et j'avais connu Ivar Oddone, avec qui je me suis lié d'amitié. J'ai pensé qu'il était important de faire connaître cet ouvrage en France, sur l'expérience ouvrière et la psychologie du travail, qui était paru en Italie en 1977.

A.L. Tu parles l'italien ?

Y.C. Oui, pas bien mais je le comprends assez pour discuter avec d'autres, car j'avais fait de l'italien au lycée et à la fac. J'ai alors trouvé un éditeur, les Editions Sociales, qui a accepté de publier ce livre.

A.L. Tu l'as traduit ?

Y.C. Non, je ne l'ai pas traduit car je ne m'en sentais pas capable. Mais j'avais connu en Lorraine des professeurs d'italien en lycée qui ont accepté de le traduire, sous le contrôle de l'éditeur. Oddone, qui parlait le français couramment, a évidemment supervisé les choses et le texte final, qui ne reprend pas la totalité de l'ouvrage original, a été publié, en 1981, avec comme titre « Redécouvrir l'expérience ouvrière », et comme sous-titre « vers une autre psychologie du travail ». Ce titre recouvre finalement — je m'en aperçois maintenant — mon propre parcours ! J'ai fait une préface et une postface à ce livre, qui sont mes premiers textes publics, d'une certaine manière. Le livre a eu un certain succès, en particulier au « 41 », auprès de Dominique Dessors, Alain Wisner et d'autres. C'était des choses qui intéressaient les gens. Après coup, j'ai su que Dominique Dessors avait trouvé ce livre extrêmement suggestif, et, sans que je le sache, en 1983, Jacques Leplat, qui lit tout, en a fait un compte-rendu dans le *Travail Humain*. Mais je ne le savais même pas ; autant j'étais devenu un grand passionné de psychologie du travail, autant j'étais encore ignorant du point de vue académique. Je ne lisais pas le *Travail Humain*, j'étais conseiller d'orientation, j'avais fait des études de philosophie à Aix. Ce n'est que plusieurs années plus tard que j'ai découvert ce compte-rendu de Leplat. Le livre a circulé à la fois dans les milieux académiques, dans les milieux syndicaux et chez les étudiants. J'étais conseiller d'orientation en poste mais mes contacts avec Oddone et cette expérience de publication m'ont amené à réfléchir à la possibilité de finir des études arrêtées en maîtrise de philosophie, par un DEA de philosophie. Ce que j'ai fait. Je me suis retourné vers mon ancienne Université. Entretemps, parce que je me passionnais pour les questions de travail, en lisant ce qui se faisait et je suis tombé sur les écrits de Y. Schwartz qui, jeune, a beaucoup travaillé sur Mulhouse, sur le paternalisme patronal dans le milieu ouvrier, avec une approche philosophique et historique. De fil en aiguille, je me suis retrouvé à rencontrer Schwartz pour faire un DEA. Il a accepté et quand j'ai eu fini mon DEA, j'ai été son premier thésard.

A.L. C'était en quelle année ?

Y.C. J'ai fait mon DEA en 1988. Je me suis donc inscrit en doctorat avec lui, qui était passionné également par le livre d'Oddone. A l'époque, il avait créé avec Daniel Faïta — un collègue linguiste avec qui j'ai beaucoup appris et beaucoup travaillé, en particulier autour de l'autoconfrontation — et le sociologue Bernard Vuillon, ce qui allait devenir par la suite l'APST (Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail). Ils avaient créé des stages de formation continue, dans le département de philosophie de l'Université de Provence à Aix, dans lesquels beaucoup de militants syndicaux redécouvraient leur expérience en découvrant l'analyse pluridisciplinaire des situations de travail. C'était donc quelque chose d'assez curieux, dont lui-même s'est expliqué à plusieurs reprises. Il avait un parcours classique en philosophie ; il avait fait sa thèse d'Etat avec François Dagognet, lié avec Georges Canguilhem, lequel était d'ailleurs dans son jury de soutenance de thèse, à laquelle j'ai assisté. Cette thèse s'intitulait « Expérience et Connaissance du Travail ». C'est dans cette ambiance que j'ai commencé à faire ma propre thèse avec lui. Il avait une manière très originale de lier l'expérience ouvrière et les savoirs les plus académiques, en les confrontant très rigoureusement.

A.L. Si on revient à ta propre thèse...

Y.C. Je ne me souviens plus du titre du DEA mais il était d'emblée focalisé sur la psychologie du travail. L'idée d'Oddone était de renouveler la psychologie du travail mais sur un schème qui est finalement compatible avec Schwartz car l'idée est de repartir de l'expérience ouvrière pour confronter, comme le dit Oddone, la psychologie « écrite » avec la psychologie « non écrite ». En ce qui me concerne, j'étais, comme thésard, dans une situation un peu particulière : j'avais le contact avec Oddone, avec qui Schwartz a ensuite interagi aussi. J'ai soutenu ma thèse en 1992, avec dans le jury Y. Schwartz, J. P. Seris — un philosophe des sciences et des techniques trop tôt disparu — le sociologue F. de Chassey, la philosophe P-M. Vernes et C. Dejours. Son titre est : « Le travail, entre activité et subjectivité ». C'est une thèse de philosophie mais j'avais une vraie passion pour la psychologie comme discipline que j'avais acquise avec J. F. Chatillon à l'IBHOP de Marseille et retournée au travail en sidérurgie lorraine. La fréquentation des écrits de Piaget m'avait conduit paradoxalement à lire aussi ce qui les contredisait en théorie de l'activité avec Vermersch, Pailhous, Leplat, Savoyant alors réunis dans le Laboratoire de l'EPHE rue Gay-Lussac. Sans le savoir d'abord j'avais commencé une confrontation que je découvrais entre les perspectives d'Oddone et la discipline alors en plein développement en France. Elle même bousculée de l'extérieur par la tradition psychiatrique de psychopathologie du travail que portait alors Dejours. De cela, au cœur de toutes ces contradictions, j'ai fait une thèse de philosophie dont l'objet est le rapport entre la psychologie du travail, en tant que discipline académique et l'expérience du travail, à la manière de Schwartz et d'Oddone. C'est dans ce cadre que j'ai commencé à faire de la recherche, sur contrats, au sein du Centre de recherche que Schwartz avait créé avec Faïta. Mon souci était donc de développer, de changer — de façon bien immodeste alors — la psychologie du travail, dans la perspective qui avait été celle du chantier de la FIAT et qui rejoignait bien ce que j'avais vécu dans la sidérurgie lorraine. Avec cette thèse, j'ai commencé à faire reconnaître mon travail dans le milieu de l'analyse du travail. Dejours venait d'être nommé à la chaire de psychologie du travail du CNAM, soutenu par A. Wisner qui voyait dans ses travaux une perspective importante pour développer une psychopathologie du travail complémentaire à l'ergonomie.

Un poste de maître de conférences au CNAM a été publié pour la chaire de psychologie du travail que Christophe Dejours souhaitait bien légitimement développer à l'époque. Il y avait même deux postes à pourvoir la même année. J'ai donc été nommé en 1993, en même temps que Christine Revuz qui n'est finalement pas restée au CNAM. C'est alors que j'ai réalisé, de l'intérieur, ma première rencontre systématique, non seulement avec l'équipe de Dejours à l'époque, P. Molinier et D. Dessors entre autres, mais avec les acquis de l'ergonomie francophone. Bien sûr, je les mesurai déjà grâce à la vitalité de J. Duraffourg, issu du Labo de Wisner et qui avait rejoint Schwartz à Aix. Dejours soutenait ma candidature avec une ouverture d'esprit d'autant plus notable qu'intéressé que j'étais par la psychopathologie du travail, il avait sûrement bien vu, en lisant ma thèse pour la soutenance, que

j'étais critique avec la psychodynamique alors naissante. Pour préparer mon audition, il m'avait demandé de rencontrer A. Wisner qui présidait la commission de spécialistes.

J'ai passé un long après-midi avec lui, qui avait lu ma thèse de philosophie de 800 pages environ. C'était intéressant mais aussi très dur pour moi qui le rencontrais pour la première fois. C'était bien sûr un honneur de voir ainsi mon travail discuté avec autant de précision et d'ouverture par quelqu'un d'une telle expérience sociale et scientifique. A. Wisner n'était pas tendre dans l'échange mais il était très cultivé et connaissait très bien Vygotski, Leontiev et la psychologie russe. Je me rappelle ce moment de la discussion dans laquelle il me dit : « je suis très embêté parce que Léontiev a trempé dans le système soviétique mais sa théorie de l'activité et des opérations est plus solide que celle de Vygotski, moins compromis, mais qui s'en tient au langage ». A. Wisner avait cette vision qu'on retrouve dans un article qu'il a publié au *Travail Humain* en 1997 et qui a beaucoup compté pour moi : « Les aspects psychologiques de l'anthropotechnologie » dans lequel il fait un point sur ces questions. Il précise que les psychologues n'ont pas bien compris l'originalité du travail humain, au contraire des ergonomes et qu'il y a un seul courant capable de rendre compte de ce qu'il a lui-même fait, c'est la psychologie issue de Vygotski. A. Wisner avait une capacité très grande de discuter *de l'intérieur* la psychologie. J'en ai fait régulièrement l'expérience en le fréquentant jusqu'à sa disparition. J'ai eu récemment l'occasion de lui rendre hommage dans un colloque qui doit être publié.

La discussion que j'ai eue alors avec lui avait été passionnante pour préparer mon audition mais bien au-delà. Pour moi ce fut un événement fondateur. J'ai finalement été élu puis nommé, avec l'engagement de A. Wisner, celui de C. Dejours, et l'intérêt de P. Rabardel (membre aussi de la commission de spécialistes) dont j'ai pu aussi beaucoup apprécier le travail par la suite. Je suis donc arrivé au CNAM dans une situation assez curieuse après un parcours inhabituel. Et ce qui me préoccupait à ce moment-là, c'est la possibilité de faire le lien sans confusion, entre, d'une part l'ergonomie wisnérienne centrée sur l'activité — avec ce mélange de personnalisme chrétien et d'engagement civique, « façon Durrafourg » —² et d'autre part l'approche neuve de Dejours en psychopathologie du travail, rendant compte des phénomènes d'aliénation psychique au travail, qui ont pris tellement d'importance depuis. Mon problème était donc de pouvoir « marier » les perspectives d'action, centrales chez Wisner, avec la psychopathologie du travail, qui, à l'époque, me « parlait » beaucoup du point de vue théorique, et même clinique. Ce n'était pas facile mais on ne peut pas comprendre ce que j'ai essayé de faire par la suite sans partir de cet embarras.

A.L. Tu évoques deux influences, l'ergonomie de Wisner et la psychopathologie de Dejours, mais aussi l'intérêt pour les travaux de Léontiev et Oddone, qui ne sont pas forcément compatibles entre elles, comment t'en es-tu tiré ?

Y.C. Effectivement. Et en plus j'étais dans une situation bizarre car je suis arrivé sur ce poste de maître de conférences en psychologie du travail alors que mon parcours académique me portait ailleurs. Ma seule formation classique en psychologie était liée à ma formation de conseiller d'orientation mais c'était, il est vrai, une formation forte, piagétienne, que j'avais d'ailleurs mise à l'épreuve de l'analyse de ma pratique professionnelle comme des théories de l'explicitation promues par Vermersch. J'étais en fait passionné par la discussion Piaget-Vygotski. En 1985 avait été publié en français l'ouvrage de Vygotski « Pensée et langage » dans lequel l'auteur consacre une centaine de pages à discuter de ses rapports avec Piaget et Freud. J'y cherchais un moyen de sortir de mon embarras épistémologique en psychologie du travail.

J'étais donc au cœur de ce maëlstrom. La voie que j'ai privilégiée est celle de l'action, de l'expérimentation d'interventions en entreprises, que ce soit à la SNCF ou à la Poste en cherchant à travailler en équipe. J'ai vu assez vite que la perspective de Dejours ne recouvrait pas mon expérience de l'initiative possible des travailleurs dans l'organisation. L'inventaire, même clinique, des systèmes défensifs ne me suffisait pas pour agir et je craignais même qu'il nourrisse l'impuissance.

² Engagement partagé par Schwartz qui ne manque jamais de souligner : « il y a trois médecins importants pour notre domaine : Wisner, Canguilhem et Oddone ».

Stratégiquement j'ai choisi de rentrer dans la question par les méthodologies, des méthodologies d'action susceptibles de restaurer l'initiative collective au service de la santé psychique. Avec Oddone j'avais mesuré la portée de la méthode des « instructions au sosie » comme moyen de transmission et donc de régénération de l'expérience du travail. Je comprenais qu'il y avait là une ressource technique pour « refaire » du collectif. On devait parier sur la reprise subjective et sociale de leur activité par les sujets eux-mêmes. La pratique même de l'ergonomie de l'activité et la mobilisation subjective qu'elle supposait allait bien au-delà, selon moi, de ce que les ergonomes eux-mêmes en disaient. Il fallait mieux comprendre pourquoi et s'équiper pour provoquer explicitement cette mobilisation, en comprendre les ressorts pour agir avec eux, plutôt que seulement les utiliser pour produire des connaissances. Le développement des rapports entre activité et subjectivité dans l'action me préoccupait.

Et, pour faire vite, c'est à ce moment que j'ai commencé à coopérer avec Daniel Faïta qui, comme linguiste et avec Bakhtine, regardait le langage toujours comme un dialogue source de pensées. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à faire les premières auto-confrontations sur des terrains multiples, en particulier à la SNCF, avec des conducteurs de train, sur un contrat après l'accident de la gare de Lyon. On faisait des choses aux limites de ce qu'on comprenait. On filmait le travail. Je me rappelle qu'à la gare St Lazare, on avait réuni un collectif pour visionner le film d'un conducteur en cabine, pour en commenter l'activité. Et ce fut mon premier échec méthodologique car cela avait suscité un processus défensif collectif digne des plus beaux tableaux de la psychopathologie du travail. Ils étaient tellement sous le choc de ce film, qu'ils s'en étaient sortis par un processus de défense, de moquerie, de plaisanterie en raillant leur collègue. C'était vraiment un échec. Je ne suis arrivé à une analyse de cette situation qu'en remontant au conflit d'où était sorti cet emballement défensif. Le cadre clinique n'était pas bon car le jugement collectif empêchait alors de parler vraiment. C'est pour cette raison, et grâce à Daniel Faïta, que l'idée de faire d'abord des binômes s'est imposée. L'activité est intime. Le cadre clinique doit pouvoir non seulement respecter cette intimité professionnelle de l'acte mais l'enrichir par le partage du risque pris par chacun d'en délibérer sans s'exposer aux « facilités » du jugement collectif. Dans l'autoconfrontation croisée chacun voit le film d'activité de l'autre et peut s'y reconnaître avant éventuellement de s'en distinguer dans le dialogue institué avec les autres.

A.L. C'était un peu l'esquisse de la controverse ?

Y.C. Oui, voilà, c'est cela. J'ai donc commencé par là du point de vue méthodologique. Evidemment j'avais lu et bien réfléchi sur les auto-confrontations, en particulier les écrits de Jacques Theureau mais qui les pratiquait, bien avant moi, avec l'objectif de produire des connaissances sur le travail. Alors que, d'emblée, j'avais un objectif de développement des collectifs, c'est-à-dire utiliser le dialogue entre les professionnels pour que eux en fassent quelque chose dans le développement des collectifs.

A.L. Alors voilà deux mots qui signent ta vision des choses, le développement et le collectif ...

Y.C. Oui, et tu comprends pourquoi le collectif m'intéressait. Le collectif, parce que j'avais le souci de la construction de l'initiative des professionnels sur leur propre travail, dans l'esprit d'Oddone. Et le développement, c'est aussi l'idée d'Oddone qui était intéressé par le développement de l'expérience ouvrière, plus que l'expression des ouvriers. Il voulait comprendre comment les ouvriers, confrontés à leur propre expérience, peuvent la transformer et la développer. L'instruction au sosie, qui était la méthode d'Oddone, était une méthodologie de développement de l'expérience ouvrière, pas d'expression ou d'écoute. C'était extrêmement exigeant parce que les ouvriers de la FIAT qui ont collaboré avec Oddone, dans les séminaires qu'il avait organisés dans le cadre de la formation continue en Italie, n'étaient pas là seulement pour qu'un intellectuel écoute leurs plaintes et leurs dénonciations mais pour construire des méthodologies rigoureuses de développement de l'expérience. Et donc, cette question du développement chez Oddone et chez Vygotski, en discussion avec Piaget, était pour moi constitutive au début de ma carrière en même temps que la psychopathologie du travail. Je cherchais donc des méthodologies mutatives pour l'expérience vécue. L'auto-confrontation, même si la méthode est différente, est du point de vue méthodologique très proche de l'instruction au sosie d'Oddone, et tout aussi différente, au plan méthodologique et théorique de la perspective d'auto-

confrontation de J. Theureau, qui reste profondément cognitive, malgré tout du côté de la connaissance pour l'expert qui en fait l'analyse. Tandis que mon idée, conformément à Oddone ou Vygotski est que l'analyse de l'activité fait entrer les sujets dans une zone de développement potentiel, une tête au-dessus d'eux-mêmes et que c'est justement ce développement possible ou impossible qu'il faut étudier.

C'est ainsi que j'ai réussi à me sortir de l'embarras des rapports de l'ergonomie et de la psychopathologie en « fabriquant » quelque chose d'hybride, la clinique de l'activité. C'est une manière d'utiliser les différences entre la psychopathologie du travail et l'ergonomie — en les recherchant même — pour régénérer éventuellement les deux. Du point de vue théorique, au fond, cela tient en très peu de mots : c'est l'idée que l'activité, pour l'ergonomie, est ce qui se fait alors qu'il m'apparaissait toujours plus que ce que les travailleurs ne peuvent pas faire est, paradoxalement, au cœur de leur activité psychique et collective. D'où cette conceptualisation de l'activité empêchée ou ravalée qui permet de rapatrier la subjectivité dans le champ de l'activité, ce qu'une certaine psychopathologie du travail ne peut pas faire avec une conception qui sépare l'activité et la subjectivité. C'est d'ailleurs le titre de ma thèse : « le travail entre activité et subjectivité ». Autrement dit, il fallait accepter de faire entrer l'activité impossible dans la réalité du travail. D'où cette différence entre le réalisé et le réel de l'activité, ce qui est finalement réalisé étant la seule chose qui reste réalisable quand on a tout essayé dans la situation où on se trouve — souvent au prix de la santé — entre le possible et l'impossible qui sont psychologiquement très « réels » pour les travailleurs. La clinique de l'activité est née de ce paradoxe et de cet embarras, avec une conceptualisation de l'activité qui rompt en partie avec la définition classique de l'activité, même chez Wisner. Ce qui a nourri de longues discussions avec Jacques Leplat, avec qui je me suis lié d'amitié pour sa gentillesse bien sûr mais aussi pour l'exigence et l'ouverture inouïe qui est la sienne dans le dialogue scientifique³

A.L. Peux-tu préciser comment tu es devenu professeur ?

Y. C. En 1997, dans des circonstances favorables, Bernard Gillet, qui était professeur des universités à la chaire de psychologie du travail⁴, et avec lequel je partageais le même bureau, m'a annoncé son départ à la retraite. Je suis donc allé voir C. Dejours, dont la chaire était en plein développement pour lui faire part de mon projet de candidater sur le poste laissé vacant par Gillet. Il fallait donc que je fasse une HDR en psychologie et là, j'ai décidé de ne pas contourner l'obstacle, de tester vraiment ma légitimité dans la discipline. Pour ce faire, je devais avoir un jury *ad hoc*. Il y a eu Christophe Dejours, Jacques Leplat, Véronique de Keyser, Jacques Curie et Pierre Rabardel qui a été le « pilote » de mon HDR. J'avais commencé à discuter avec Rabardel sur l'approche développementale, même si, sans doute, lui est resté autant piagétien que vygotkien, avec et au-delà de P. Vergnaud. J'ai donc travaillé avec lui. Je me suis confronté à l'ensemble des sous-disciplines de la psychologie du travail et j'ai soutenu mon HDR à Paris 8 en novembre 1997. Les discussions au cours de la soutenance ont été exigeantes. J'ai, par exemple, discuté la psychologie sociale du travail de Jacques Curie, le système des activités, etc. En particulier, je me souviens d'une discussion avec Véronique de Keyser, il est vrai après la soutenance : elle me disait « votre travail est très intéressant mais vous n'arriverez pas à associer la psychopathologie de Dejours et la tradition classique de psychologie cognitive, que je défends ». Je ne crois pas que tel était mon projet alors. Mais le coup était parti ! Le poste de professeur a été publié, j'ai bien sûr dû être qualifié en 16^{ème} section par le CNU et ensuite j'ai candidaté puis j'ai été nommé en 1998, professeur des universités dans la chaire de psychologie du travail dirigée par Dejours. C'est dans ce cadre que j'ai pu, par la suite, avec mes collègues, développer la clinique de l'activité.

A.L. Peux-tu dire quelques mots du CRTD (Centre de recherche sur le Travail et le Développement) ?

Y.C. Quand je suis arrivé au CNAM, il n'y avait pas de laboratoire commun. Il y avait le laboratoire d'ergonomie, le laboratoire de psychologie du travail et de l'action, le laboratoire de psychologie de

³ Je renvoie ici à l'article que nous avons écrit ensemble en 2005 pour le *Travail Humain*.

⁴ Au CNAM il y a deux types de professeurs. Les uns sont des professeurs d'université au CNAM et les autres sont des professeurs du CNAM, titulaires de chaire.

l'orientation qui étaient tous indépendants les uns des autres. La genèse de ce regroupement dans le CRTD m'échappe un peu mais ce qui est sûr, c'est que cela nous a été imposé par le ministère. Le regroupement a été assez difficile. Mais on n'avait pas le choix. En ce qui me concerne, étant devenu professeur, dans le laboratoire de psychologie du travail je souhaitais créer ma propre équipe, car la psychodynamique du travail ne me convenait pas complètement. Quand j'ai voulu étoffer la petite équipe qui travaillait déjà, en revendiquant l'appellation de clinique de l'activité, au moment où Katia Kostulski est arrivée au CNAM pour l'enrichir sur les questions du langage, C. Dejours ne l'a pas, il me semble, vraiment compris. Mais ce n'est pas un problème de personnes. De fait, nous étions tous les deux engagés sur les questions de subjectivité au travail mais selon une approche vygotkienne et une approche freudienne qui ne se recoupent que très partiellement. Au fond, Dejours acceptait la définition de l'activité de l'ergonomie, définition qu'il pensait reprise par la clinique de l'activité. Je la discute pourtant. Car je m'accommode assez mal du dualisme à la base du « Yalta scientifique » entre ergonomie et psychopathologie du travail : activité réalisée d'un côté et subjectivité de l'autre. Pour poser les problèmes de la subjectivité, comme je voulais les poser à partir de la clinique de terrain, j'avais besoin d'un autre concept de l'activité — entre réel et réalisée — qui, réciproquement, me permettait d'éviter une approche trop « endogène » de la subjectivité.

En 1999, j'ai souhaité publier mon HDR dans la collection du *Travail Humain* aux PUF, que tu as dirigée ensuite mais que dirigeait à l'époque J. M. Hoc. Il était important, en tous cas pour moi, que cette publication se fasse dans cette collection qui incarnait à mes yeux la tradition de la discipline. J'ai envoyé mon manuscrit à Jean-Michel Hoc qui l'a fait expertiser. Il m'a fait des objections pertinentes et j'ai modifié le manuscrit de mon HDR en introduisant, sur ses conseils, de nouveaux éléments empiriques. J'ai repris alors l'expertise de l'accident du Mont Saint Odile dont Hoc avait fait une première analyse d'un point de vue cognitif et j'en ai proposé une approche clinique de l'activité. L'ouvrage a été publié sous le titre « la fonction psychologique du travail » avec un chapitre remanié consacré à cette analyse qui critiquait l'interprétation de J-M. Hoc. Cela a joué son rôle, je crois, pour l'installation de cette perspective de clinique de l'activité et a permis plus tard d'asseoir l'idée d'une équipe de recherche sur ce thème.

L'injonction du Ministère pour regrouper les équipes au sein de ce qui va devenir le CRTD m'a permis d'installer l'équipe de clinique de l'activité. Je suis devenu directeur du CRTD après qu'Anne Lancry, Directrice de l'INETOP, en ait été directrice jusqu'en Juillet 2007 et avant que Pierre Falzon ne le devienne ensuite. Le Labo avait été reconnu officiellement en Mars 2007 (EA 4132).

A.L. Comment es-tu devenu professeur titulaire de chaire ?

Y. C. Avec K. Kostulski, L. Scheller, B. Prot mais aussi des professionnels comme G. Fernandez, C. Werthe, D. et J. L. Roger et bien d'autres, on a donc construit cette toute petite équipe à la fin des années 90 et surtout dans la première moitié des années 2000. Il se trouve que C. Dejours a proposé alors à l'Etablissement de transformer la chaire de psychologie du travail en chaire de *Psychanalyse, santé, travail*. Cette proposition, si elle avait été reprise complètement aurait, de fait, conduit à la disparition — au moins sous cet intitulé — de la chaire de psychologie du travail du CNAM. J'y étais opposé, d'abord en raison de la rupture que cela représentait dans la tradition de la discipline, au CNAM bien sûr mais plus largement dans l'université. J'avais beaucoup investi dans l'histoire de la discipline, bien au-delà de la spécialité que constituait la clinique de l'activité. J'en avais fait un peu mon histoire, depuis ma thèse elle-même en 1992. D'ailleurs, juste après mon arrivée au CNAM j'avais organisé un séminaire sur l'histoire de la psychologie du travail auquel j'avais invité Wisner, Curie, Dejours, Leplat, Mendel, Doray, Fernandez-Zoïla, Billiard, Huteau, Vatin... Il a été publié chez Ootarès la première fois en 1996, avant même mon HDR. Je trouvais donc, quand cette proposition de rebaptiser la chaire est arrivée, qu'on ne pouvait pas se limiter à un paradigme psychanalytique dans l'analyse du travail, alors même que Dejours avait apporté sa pierre à l'édifice de cette psychologie du travail de façon, à mon avis, très originale. J'ai alors soutenu dans les instances du CNAM et auprès des collègues, l'idée que l'Etablissement avait une tradition à poursuivre et pouvait donner un élan à la discipline toute entière. La solution trouvée par le CNAM a finalement été d'accepter la proposition de

Dejours en transformant la *chaire de psychologie du travail* en chaire de *psychanalyse, santé, travail*⁵ mais en optant simultanément pour la re-création d'une chaire de psychologie du travail. Cette « nouvelle » chaire de psychologie du travail devait reprendre l'organisation et les enseignements de la première.

On reconnaît là cette sorte d'agilité qui fait le sel des institutions ! Reste que, pendant presque un an avant la parution de cette « re-création » au *Journal Officiel*, j'ai travaillé dans la chaire de *Psychanalyse, santé, travail*. Mais c'est sur l'« ancienne-nouvelle » chaire de psychologie du travail « recrée » que j'ai été nommé en 2005 après, bien entendu, le concours d'usage pour l'accès à ce genre de postes. Et je me suis retrouvé, entre autres, avec la responsabilité du Diplôme RNCP niveau 1 ouvrant sur le titre reconnu de psychologue du travail du CNAM, diplôme que C. Dejours et tout son équipe — dont j'avais été — avait « porté » pendant presque 10 ans.

Entre 2005, date de ma nomination comme professeur titulaire de chaire, et 2017, date à laquelle j'ai « pris » ma retraite, j'ai participé à une belle aventure institutionnelle aussi bien avec les collègues Maîtres de conférences issus de la première chaire et qui, pour certaines étaient arrivées au CNAM avant moi (A. M. Viard, A. Laffererie) qu'avec ceux qui ont été recrutés (G. Francequin, J. L. Tomàs, Y. Miossec, L. Scheller ou encore récemment M. Ianeva), les professeurs avec qui j'ai travaillé (D. Lhuilier d'abord, maintenant professeur émérite⁶, puis K. Kostulski, aujourd'hui aussi directrice du CRTD) mais aussi avec tous les autres collègues, qu'ils soient Professeure associée comme C. Briec ou les nombreux ATER, ou encore ces générations d'auditeurs du CNAM attachés à ce diplôme à Paris et dans huit centres régionaux.

Actuellement professeur émérite, j'ai eu le plaisir d'assister à la nomination en 2018, comme professeur titulaire de chaire, de mon collègue Marc-Eric Bobillier-Chaumon, anciennement professeur à Lyon, dont on connaît l'engagement pour la discipline dans tout notre communauté. L'histoire continue. Mon implication avec mes collègues dans la recherche et l'action en clinique de l'activité aussi. J'espère que cette spécialité — car ce n'est nullement une discipline — continuera aussi d'apporter son concours à une histoire plus vaste que la sienne, celle de la psychologie du travail. Je m'y emploie en prenant ma part dans un travail collectif de plus en plus indépendant, je crois, de ma propre histoire...

Entretien mené par Alain Lancry le 17 mai 2018

⁵ Cette chaire n'existe plus depuis Septembre 2018, après le départ en retraite du CNAM de C. Dejours dont l'équipe de recherche s'était déjà déplacée à l'Université Paris 5.

⁶ C'est ensemble que nous avons créé chez Erès la collection « clinique du travail ».